

Le luxe de l'essentiel...

Julien Hébert

Number 17, Noël 1959

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55245ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

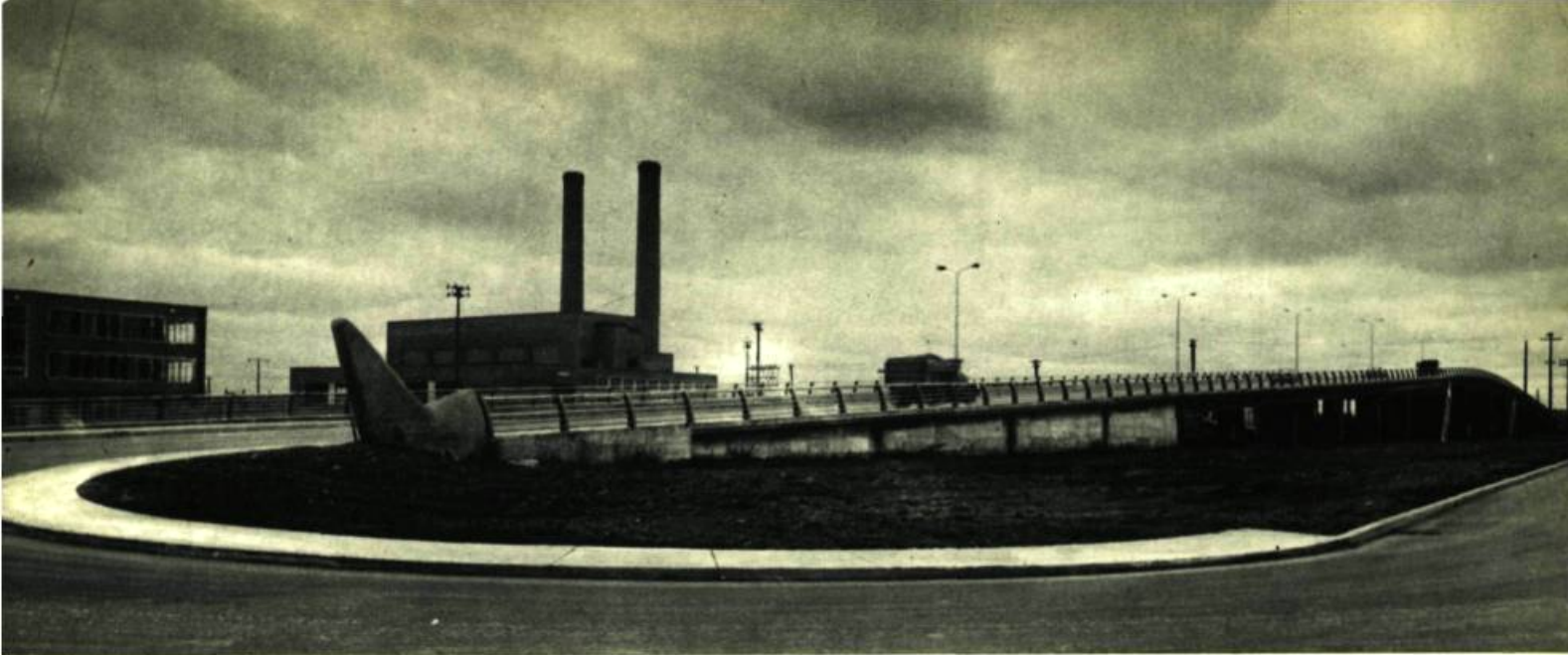
0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, J. (1959). Le luxe de l'essentiel.... *Vie des arts*, (17), 37–39.



LE LUXE DE L'ESSENTIEL . . .

À PROPOS D'UNE RÉALISATION EXCEPTIONNELLE :
LE PONT DICKSON À MONTRÉAL.

par Julien HÉBERT



On n'entre plus à l'église comme saint Bénézet l'a fait à Avignon au XIII^{ème} siècle en criant : « Dieu m'envoie pour construire un pont sur le Rhône » ; surtout quand on est berger.

Les villes et les campagnes anciennes n'étaient pas encombrées comme les nôtres d'usines, de pilônes, d'antennes, de cheminées, de poteaux, de panneaux-réclames, d'affiches lumineuses, de signaux, de postes d'essence et de tout le reste. Dépouillées de tant d'éléments divers et pervers les villes et les campagnes anciennes offraient un spectacle simple où les matériaux, bois, pierre et briques, se mêlaient doucement à la nature.

L'âge industriel comme un génie malfaisant a couvert le monde habité d'une végétation d'acier, d'aluminium, de verre, de néon, de couleurs de chiffres et de lettres, de signes et d'images. Il le fallait bien cependant. En plus des commodités, des services, des systèmes

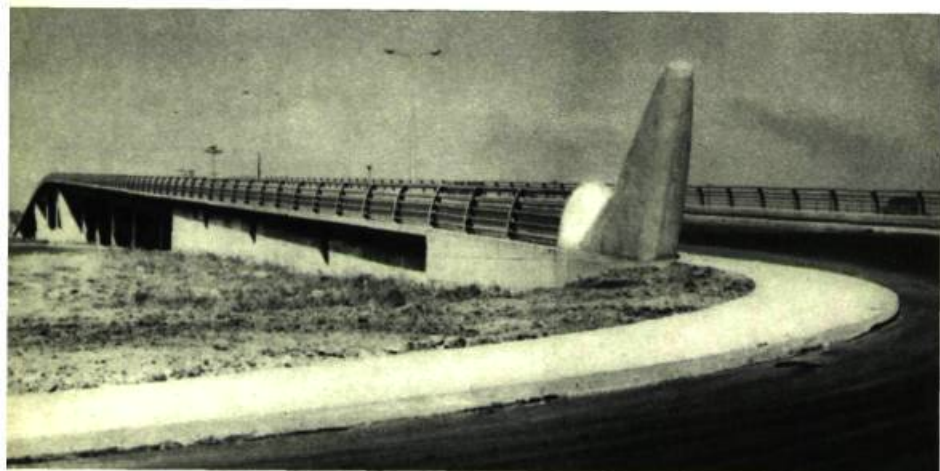
Ci-dessus : le pont Dickson dans son cadre industriel. Ci-contre : détail d'une des têtes-de-pont, profilée en béton brut.



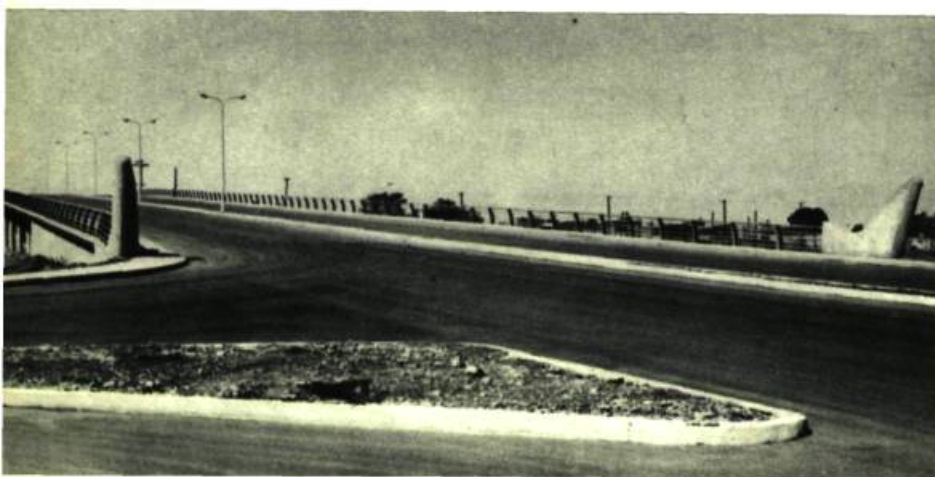
de communication nécessaires, il fallait aussi établir la mesure de nos forces, l'étendue de nos entreprises, les possibilités de la science, la réalité de nos rêves. Il fallait que cette végétation, presque incontrôlée et presque incontrôlable, apparût et qu'elle apparût sans hésitations d'esthète. Avoir voulu faire beau à ce stage aurait tout gâté ou tout empêché.

La succession des expériences, des erreurs admises nous a donné une grande assurance et surtout l'espérance que ce monde complexe et extravagant peut devenir merveilleusement habitable et beau.

L'ingénieur qui construit un pont, un viaduc ou une autoroute est de cette sorte d'artiste qui croit profondément à la vertu de son art et qui ne doute pas que de cet art sortira une oeuvre belle; il en doute si peu qu'il n'y pense même pas. Il établit des plans, calcule, projette son oeuvre sur des données immédiates et concrètes. La fonction de l'oeuvre, la convenance des matériaux, le choix des techniques, la séquence des opérations, la nature du terrain et du climat; chaque chose compte, chaque moyen à prendre est une décision et une décision à prendre avec



De haut en bas: Rythmes de fer et de béton combinés, sous le tablier du pont. Pureté, invitation à entrer, courbes adoucies. Ci-dessous: les poteaux légers supportent la partie réservée au chemin de fer.



économie. Rien de trop, et tout ce qu'il faut selon la nécessité propre à l'oeuvre.

Une oeuvre d'art n'est jamais née autrement que dans un tel labeur de précision, d'économie pour obtenir un maximum de rendement. Il s'agit de choisir la solution la plus simple, de trouver ce qui est nécessaire et qui ne saurait être autrement.

La forme ? Elle n'est pas le privilège de celui qui crée mais simplement le résultat ultime de tant de nécessités complexes et interdépendantes. Elle apparaît au terme de l'oeuvre et elle s'impose. Personne ne la fait mais tout l'amène et la justifie. Elle apparaît à l'insu, si l'on peut dire, de l'artiste qui s'affaire pour elle aux détails de la matière pleine d'exigences.



Quand tout est en place et que rien ne peut plus être modifié, la forme apparaît et l'artiste s'arrête surpris lui-même du calme des choses ordonnées, du luxe des choses réduites à l'essentiel et de la volupté des choses qui s'appellent et se complètent.

La symphonie du béton brut, aux coffrages réalisés avec un maximum de précision, s'exprime sous les nervures (en haut), aux pilastres centraux, aux moindres détails de la construction (ci-dessous).

